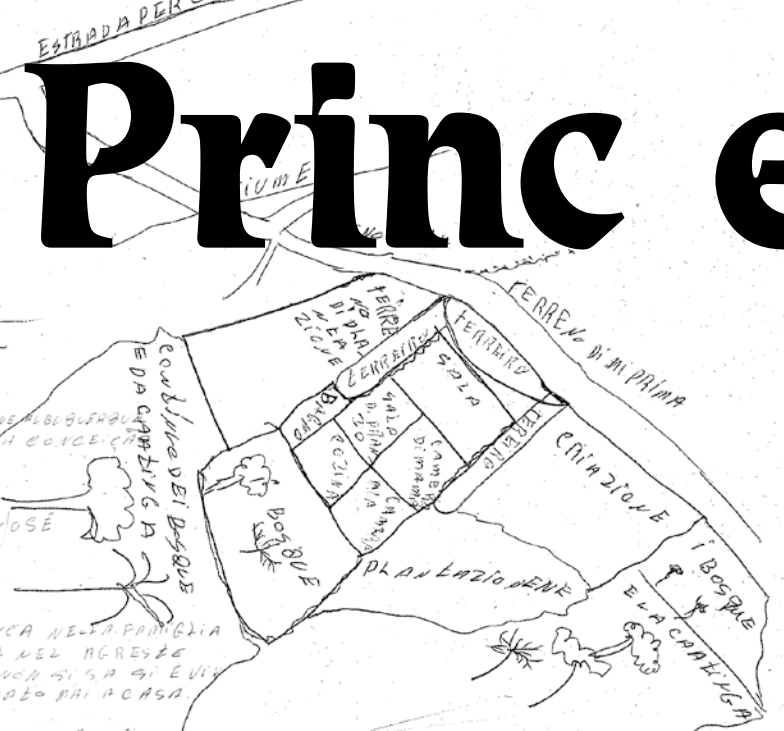


ERANO SOLO IL FIGLIO DI UN VUOLTO, E FAN  
 QUANTO QUASI AVENDO DI TUTTI I MAI  
 ANNO CON 5 ANNI, IL AMICO CON IL ORRORE  
 COI DOPO DI QUELLI GIORNO LE BAMBINE VON  
 NATALE MAI PER ME ERA MEGLIO, MA  
 O DIACERA AL MIA MADRE QUESEI SUO FIGLIO  
 K GENEHU ABITO DI RAGAZZO SAMPANA  
 IN FEMINUGCI, PIARE MI AMERATO MI MADRE  
 ERERE OLAVA MI AMERANDO, E I BAIANA NIAZIA  
 ERATE, NON VERE CHE E BICOLA DEL GOSADI  
 ANBINO, IN QUELLI PERIODO STAZIO A PARO  
 DE DEI BAMBINO, MI CIOCAMO PER UN PA  
 MEZI. S FERRA MATE D ELLA CAZ, NOS  
 DIGLI RE, COMUNQUE CON ERRE LA  
 CURFZA DICE  
 ERRE LA GRANDE PIA  
 EMPONER, VOI ZA M  
 DORLA, COME E  
 LETA, COME PARE  
 CIOCCARE E LE  
 ANBINO, NOI SE  
 MAI, MAI, MAI  
 IL BAPSCO, IO ER  
 SOSTANZA, NO VETE  
 LE IN MEZO DEI  
 ERRE, DOI, PERA, DI  
 O FARO SEMPRE  
 MEZO AL VON, BIC  
 RAL, A  
 MAMA, IN QUELLA  
 ZONA DE CAMPAGA  
 ABBADI  
 SICHU, AL AGRI  
 COLTURA, VON  
 A PARO, IN  
 DI MIO PADRE  
 SE FAN DAI  
 MIO MADRE, E  
 STATO MEGLIO,  
 MIA MADRE  
 ZEMPRE  
 AL SIERSA  
 VILTA, E  
 QUITE COSI  
 COMEVAO



- 79) ALDENOR
- 35) GIUSEPE IN BRASILEIS DICE JOSE
- 49) ADELAIDE
- 64) FERNANDO

ALDENOR QUESTE MANCA NELLA FAMIGLIA  
 DA 5 ANNI. E DISPARIO NEL AGRESSE  
 PARAIBANO, FINE OGNI VOR SI SA SI E VI  
 OV. MORBO, NON RECORDATO MAI A CASA

ALDENOR, MAMMA LO GLIMAVA E ANEISSIMO  
 COME IL PRIMO FIGLIO UOMO NELLA FAMIGLIA,  
 ERA ANCHE UN UOMO SERIO ECHE ECHE NOE  
 EA INTELIGENZA. SI ESPOZZATO CON  
 UNA RAGAZZA CHE NON ERA A NOSTRO  
 NIVEL FINANZIARIA. LUI FASCEVA DUE  
 LAVORO PER MANTENERLA COME SIGNORA  
 AL NIVEL SUO. DOPO DI CHE, MAVEVA  
 3 FIGLIE. QUESTA DONNA FAREO MIC  
 FRATELLO PRENDE UN IZURINENDO NERVOS  
 DOPO 4 ANNI DI MARI MONIO. E ALDENOR SI  
 DIVENTADO MATTO PER SEMPRE ERA PURE  
 UN UOMO BELLO, BIANCO E OCCHI AZZURRI  
 COME DI MAMMA.  
 (LAVORAVA COME MECCANICO)

# Princesa

J'avais six ans et Cícera Maria da Conceição, ma mère, fatiguée par le travail dans les champs, me prenait dans ses bras et m'allongeait dans le grand lit. Dans un

demi-sommeil, je la sentais, je la sens encore, m'enlever doucement mon short et ma chemisette.

Manuel Farias de Albuquerque, son mari, était mort quand elle était enceinte de moi. Mais pas avant d'avoir mis au monde mes deux sœurs et mon frère, Alaíde l'aînée, Aldenor le premier garçon et Adelaide. Tous mariés, tous émigrés dans les grandes villes du Brésil. São Paulo et Rio de Janeiro.

La dernière à quitter la maison fut Adelaide. Álvaro lui faisait la cour, elle tomba enceinte. Cícera fit un esclandre dans le village. Elle quitta les champs de maïs et de coton, déboula chez le prêtre, chez le préfet. Elle réclama son dû, le sien et celui de sa fille : ce mariage devait se faire. Au départ, la famille d'Álvaro s'y opposa. Puis Dona Inacina intervint, elle parla avec tout le monde et arrangea tout. On pleura à l'église, on fit la fête à la fazenda. Du guaraná et du gâteau de goiaba pour mes cousins et moi. De la liqueur de jurubeba et du churrasco pour eux, les grands. Une fête nordestine. On tua un veau et deux dindons. Álvaro emmena Adelaide. Cícera et moi, on resta seuls.

Dans les grincements du grand lit, chaque soir, quand le soleil et le maïs l'avaient usée, je recueillis son premier soupir de soulagement. Maman, où est mon père ? Il est mort, Fernandinho. Personne ne prendra sa place, ni pour moi ni pour toi. Toutes ses larmes étaient pour Manuel Farias, sa solitude. Moi je me recroquevillais dans ce sentiment, elle me serrait contre sa poitrine.

Moi j'étais la vache. Genir le taureau, Ivanildo le veau. Chemisettes et shorts, on enlevait tout au milieu du bois. Loin de tous,

c'était notre secret. Genir meuglait et me poursuivait. Une fantasia de bousculades, d'attouchements et de souffle lourd. Il montait la vache, il se déchaînait comme un diable sur moi. Il se démenait comme un chiot s'agrippant au pied de son maître. Quéquette et frottement. Ivanildo le veau, mon jeune cousin haletant, fourrait son museau dans cet enfer. Il léchouillait et suçait sous mon ventre. Oh, Ivanildo cherche la mamelle ! Ma petite mamelle. Engloutie, mordillée. Une chatouille, un frisson de joie. Avec Genir tout collant et à bout de souffle, le jeu était fini. Moi, épuisé. Mais Ivanildo nous relançait : Hé, il y a la brebis et le mouton, le chat et la chatte. Un dimanche, oncle João sortit d'on ne sait où et nous trouva. On prit une volée de coups, puis il alla tout raconter à Cícera.

Des enfants ? De vrais diables ! Elle aussi me flanqua des coups. Tante Maria, la femme de João, intervint : Cícera, arrête ! Mais tu vois pas que c'est qu'un gamin, c'est que des jeux de gamins !

La grande opération de surveillance et de contrôle commença. Genir et Ivanildo insistaient : Tante Cícera, laisse Fernandinho venir jouer avec nous ! Non, il y a des choses à faire à la maison, il faut trier les graines. Mais les graines, c'est elle qui les mélangeait, je le savais bien, pour me garder avec elle : Fernandinho, viens me tenir compagnie. Viens trier le maïs et les haricots !

Quand l'insulte se fraiera un chemin, accolée à mon nom, après le Je vous salue Marie du soir, Cícera me chuchotera : Tu es grand maintenant, pourquoi tu ne vas pas dormir dans l'ancien lit d'Aldenor ? Non, s'il te plaît, je rêve de la forêt. Il y a le chien qui me mord, le Croquemitaine qui me frappe. C'est ton esprit qui te raconte tout ça, elle me rassurait. Quand tu dors, lui il part en voyage, il voit et il entend des tas de choses. Après, il revient et te raconte tout. Les rêves, c'est ça. Des choses belles, des choses moches. Si le jaguar te

fait peur ou si le Croquemitaine vient t'embêter, couvre-toi avec ton T-shirt. Ne dors pas tout nu et tu n'auras pas peur. Mais si tu le mets en colère, ton esprit ne revient plus et tu es en danger. La maladie et la mort sont là.

Je faisais pipi au lit, je touchais mon front et mes épaules en faisant le signe de croix, je rêvais de la forêt. Je continuerai à tremper mes draps et je dormirai avec elle jusqu'à mes quatorze ans. Avec un T-shirt et le cauchemar du Croquemitaine jusqu'à aujourd'hui.

Maman, comment naissent les enfants ? C'est Dieu qui les amène avec l'avion de minuit. Moi aussi, je suis né comme ça ? Oui Fernandinho. Au matin, j'introduisis une variante. Je me couchai sur un lit d'herbe sèche et, les yeux au ciel, j'attendis l'avion et le bébé. Je jouais avec Josefa à la petite famille. Petite maison, petites casseroles et chacun son rôle dans la famille. Moi j'étais la mère. Mais ce n'était pas minuit et ma cousine s'énerva encore plus fort qu'un urutù : Oh, mais toi t'es pas une fille, t'es un garçon !

Fernandinho, c'est mieux qu'avoir une fille, il se lève tôt, il m'apporte mon café et mon bol de tapioca au lit. Il fait la vaisselle et veut aussi faire la lessive. À sept ans, même Alaíde et Adelaide n'en faisaient pas autant.

C'est comme ça que Cícera parlait de moi à Dona Inacina. Moi, je suis là et j'écoute en cachette, rempli d'orgueil et de joie.

Dona Inacina et ses filles : Maria Aparecida et Maria das Graças. Elles arrivaient chez nous après le coucher du soleil. Veuve depuis peu, Inacina gardait ses deux filles sous clé. À cause de ce tourbillon endiablé de garçons qui tourne autour des filles sans père, disait-elle. Elle les faisait venir chez nous pour écosser les haricots et égrener le

maïs. Les deux veuves, les deux filles, et moi avec elles. Feu de bois, lampe à gaz et histoires de trancoso : fables et légendes du Nordeste.

Inacina savait bien raconter. C'était fabuleux. Nous autour d'elle, nous interprétions. Maria das Graças disait, sûre d'elle : Fernandinho fait le prince et moi la mariée. Non, je répliquais, moi aussi je veux épouser le prince ! Oh ! Mais toi t'es un garçon et pas une fille, tu peux pas ! Et pourquoi pas ? Moi aussi je veux mon prince charmant ! Non ! Tu peux pas ! Et c'était parti pour des chamailleries. Maria Aparecida me défendait : Si, Fernandinho lui aussi épousera son prince charmant. Ma douce Aparecida.

Élevages et plantations dessinent une sorte de plaine au nord de la maison Farías. Mais un coup d'œil vers le sud renverse la vue : une terre d'un vert humide, pleine d'oiseaux et de chasseurs. Un abri d'ombre dense, une parcelle ancienne de forêt rongée. Étalée. De nombreuses heures de marche avant que la caatinga désolée – terre de diables, de bandits et de saints – ne brûle tout dans la fixité du désert. Une terre émietlée, des pas qui s'enfoncent, des roches, des maquis d'épines et la morsure du soleil. Rapides, vers l'est, en direction de Remigio, un croisement d'autoroutes à six voies en direction de Campina Grande, João Pessoa et Picuí.

Deux demi-noix de coco furent mes premiers seins. Cícera me surprit devant le grand miroir et vlan, une raclée. Je me couvrais avec la main pour être comme Aparecida même entre les jambes. C'était ma fantasia à moi, ventre rond et fente de petite fille.

J'avais sept ans et je ne savais pas ce qu'était le péché. Les grands me cachaient les mots, moi, je les leur volais : Tu vois comment il se comporte, Fernandinho ? Il ne joue pas comme les autres garçons, il veut toujours faire la fille pour eux !

Les filles m'écartaient : Oh, mais toi t'es un garçon, va avec les garçons ! Josefa et Aparecida me défendaient, il y aura toujours quelqu'un pour me défendre. Alors je restais, je les défiais. Je marchais comme elles, comme les fillettes. Les contrôles s'intensifièrent. Cícera me confia à Aldir. Il avait quinze ans, il devint mon gardien. Elle posait des questions, il rapportait.

Le samedi, à Remigio, on vend du poisson séché et des herbes miraculeuses. Des chaussures et des sous-vêtements pour les paysans. C'est la foire. Des camions, des cars et des saltimbanques arrivent de Campina Grande, de Solânea. L'après-midi, tout le monde est au match. Nous arrivions en bandes de tous les villages pour nous entasser autour du terrain vert. Aldir, à contrecœur, restait toujours à côté de moi. Encouragements et moqueries pour les joueurs, insultes pour moi : Voilà le veado ! Voilà l'homme-femme ! Genir et Ivanildo s'acoquinaient et se moquaient de moi. Je ramassais des pierres dures et je les lançais sur eux. L'homme-femme c'est vous, fils de pute ! Certains venaient vers moi : Qu'est-ce que t'as dit ? J'ai dit fils de pute ! Salauds ! Aldir me défendait. Aldir, tu défends un veado ! Qu'est-ce que ça peut vous faire, qu'est-ce que vous en avez à foutre de ce qu'il est. Ah, tu le défends parce qu'il te plaît ! Mais Aldir était le plus fort, personne n'avait le courage de le frapper.

Dis, Fernandinho, c'est vrai ce que les autres enfants disent de toi ? Quoi ? Ils disent que tu aimes faire ce que font les femmes. Non, c'est pas vrai Aldir ! Mais tu le fais avec Genir ! Enlève ton short, on va se baigner à la rivière. Je m'enfuis du bois, effrayé. En deux bonds, Aldir me rattrapa. C'était le plus fort de tous, il me jeta par terre. Il essaya, de toutes ses forces. Il renonça. Il eut peur de ma peur. Moi sept ans, lui quinze. Ne dis rien à Cícera ! Sinon je te tue !